

—C'est bien, reprit le premier. Qu'on fasse venir cet homme, et qu'on me le présente ! Qu'on fasse venir Sylvain en même temps.

Peu de moments après, Bernard entra dans la pièce, suivi, à l'intervalle d'une minute, par le vieux paysan franco-comtois.

—Monsieur, dit le duc froidement, vous avez sauvé la vie à mon fils, et vous êtes sans position. Le marquis me répond de vous et désire vous garder près de lui. Vous pourrez vous rendre utile ici, en l'aidant dans la surveillance et l'exploitation des terres qui dépendent du château de Kandos.

« Mes fermiers ont besoin de subir l'impulsion d'hommes actifs et entendus. Mon âge et la cécité m'ont condamné à l'impuissance. Si vous le voulez, il y a là de quoi employer votre intelligence.

—Monsieur le duc, j'accepte avec reconnaissance, répondit humblement le cynique coquin. Tout mon zèle, tout mon sang, sont à vous, comme au marquis.

—Vous vous entendrez donc avec lui qui s'entendra avec Mlle de Léon. Sylvain est-il ?

—Oui, monsieur le duc, fit ce dernier, qui était resté en arrière, et s'avanga.

Louis Clermont, se retournant à ces mots, l'aperçut seulement alors, et tressaillit sous le regard du vieux paysan, attaché sur lui avec une expression étrange.

—Sylvain, reprit le duc, tu dois avoir déjà reconnu le marquis...

—Parfaitement, bien que monsieur le marquis ait changé, depuis tant d'années...

—Désormais, c'est lui qui te remplacera, ainsi que ma chère Jeanne. Tu resteras exclusivement attaché à ma personne. Il faudra prévenir nos gens... de cet heureux retour.

« Maintenant, je désire demeurer seul... ajouta-t-il plus lentement. Je suis un peu las. Reste, Sylvain, néanmoins... j'ai un mot à te dire.

Cuchillo allait se retirer, quand un regard suppliant et expressif de M^{lle} de Léon le fit, au contraire, s'avancer vers le duc.

—Mon père !... dit-il.

Le vieillard, après une seconde d'hésitation, tendit sa main d'avaire longue et desséchée.

Un nouveau regard de Jeanne dicta à Cuchillo ce qu'il de vaît faire.

Il s'inclina et porta cette main à ses lèvres.

Tout le monde sortit, à l'exception de Sylvain.

—Sylvain, demanda le duc d'une voix rauque, est-ce que mon fils est bien changé ?

—Oui, monsieur le duc.

—Cependant, tu l'as reconnu ?

—Oui, monsieur le duc.

—Je le reconnaîtrais aussi alors, si je pouvais le voir ?

—Certainement !

—C'est étonnant, je ne reconnais pas bien sa voix !

—Moi non plus.

—Il paraît avoir beaucoup souffert ?

—Oui ; il a vieilli, il porte plus que son âge, il est tout noir, tout brûlé par le soleil.

—Moi, murmura le père, je le vois toujours tel que je l'ai vu pour la dernière fois.

Il pencha sa tête sur sa poitrine, et ses paupières devinrent humides.

Pendant ce temps, Cuchillo et Louis Clermont étaient remontés dans leur appartement.

—Eh bien, c'est fait, terminé ! s'écria Cuchillo, soulagé.

—Oui, enfoncez le vieux ! comme les autres, grommela le bandit. Enfoncez tout le monde... sauf un !

—Que veux-tu dire ?

—Je veux dire que cette brute de Sylvain... m'inquiète.

—Est-ce qu'il t'a reconnu ?

—Je n'en sais rien. Mais je le saurai !... Et alors !...

Il n'acheva pas sa pensée et retomba dans le silence.

VII

LE « NANAN » DE LOUIS CLERMONT

—Le lendemain matin, de bonne heure, Mlle de Léon, un sac de voyage à la main, attendait à la porte du jardin, tout en causant avec Annette, le vieux Sylvain et sa voiture pour la conduire à Besançon où elle devait passer quarante-huit heures.

Elle allait assez souvent dans l'ancienne capitale de la Franche-Comté, et alors elle descendait chez une vieille dame qui avait connu, autrefois, sa famille.

Il s'agissait, cette fois, de faire quelques emplettes nécessaires à l'installation un peu plus confortable du marquis et de M. Bernard, car l'appartement qu'ils occupaient, abandonné pendant une vingtaine d'années, ne pouvait se prêter qu'à une installation tout à fait provisoire.

C'est avec Annette qu'elle avait complété ces améliorations et ces changements, dont on s'était bien gardé de faire connaître le détail au vieux duc.

Il consentait, à la vérité, à recevoir « le fils prodigue ; » mais non à « tuer le veau gras en son honneur. »

L'absence de Mlle de Léon devant se prolonger plus que d'habitude, Mlle de Kandos ne l'avait pas accompagné, afin de rester près de son grand père, et de veiller sur lui, d'autant plus que Jeanne avait emmené Sylvain avec elle.

Cuchillo employa presque toute cette journée, sous prétexte de jeter un premier coup d'œil sur les terres du duc et l'état de leur exploitation, à prendre connaissance des lieux, et à se rendre compte par lui-même d'une foule de détails topographiques qu'il ne pouvait paraître ignorer ou avoir oubliés.

Bernard n'avait pas voulu le suivre dans ses pérégrinations, et son complice, trop heureux d'être seul un instant, n'avait pas insisté.

Le faux marquis ne rentra qu'assez tard et fort fatigué.

La nuit était venue depuis longtemps.

On servit à souper aux deux nouveaux habitants du château dans leur appartement.

Depuis que le duc était aveugle, on ne prenait plus qu'un seul repas en commun : celui de midi.

Le soir, le vieillard mangeait à peine et ne quittait point sa chambre, où tantôt sa petite fille, tantôt Jeanne la servait.

Ce jour-là, ce fut Annette qui présida au repas de son grand-père, et lui tint compagnie, jusqu'à l'heure où il éprouvait le besoin de dormir. Cuchillo et Louis Clermont restèrent donc seuls, de leur côté.

Pendant le souper, ils ne causèrent que de choses indifférentes. La petite servante, Ursule, allait et venait, faisant le service, et il fallait jouer serré devant elle.

Dès qu'elle fut partie, les deux personnages quittèrent leur masque et leur rôle.

—As-tu bien employé ta journée ? demanda Clermont.